

Exégèse des prières du « perdant magnifique »

Dans son livre « A Broken Hallelujah », Liel Leibovitz analyse avec finesse l'œuvre de Leonard Cohen

Personnage étranger au vedettariat, Leonard Cohen n'en a pas moins suscité une floraison de biographies dans la dernière décennie de son existence, notamment celle, en français, de Gilles Tordjman (*Le Castor astral*, 2006), et celle, très complète, de Sylvie Simmons (*I'm Your Man: The Life of Leonard Cohen*, éd. Vintage, 2013). Un livre a même été publié sur le destin de sa chanson *Hallelujah*, issue d'un album (*Various Positions*, 1984), que Columbia Records ne souhaitait pas commercialiser, et devenue, depuis la reprise de Jeff Buckley dix ans plus tard, un exercice imposé des émissions de télé-crochet.

Le tube tardif donne son titre à l'essai du journaliste américano-israélien Liel Leibovitz, *A Broken Hallelujah*, traduit trois ans après sa parution. Élégant, l'auteur exprime sa « reconnaissance » à ses prédécesseurs, à commencer par Ira Nadel, premier biographe, en 1994, soit vingt-sept ans après les débuts discographiques du chanteur montréalais.

A cette date, les écrits sur celui auquel on le compare immanquablement, Bob Dylan, garnissaient déjà une bibliothèque. C'est que Cohen, culte en Europe, a longtemps été ignoré aux États-Unis – où il ne triomphe vraiment dans les charts qu'à partir d'*Old Ideas*, en 2012. « *Un jeune homme aliéné crée de la musique triste* » : c'est sous ce titre déprimant qu'est salué son premier album dans les colonnes du *New York Times* en 1967.

« Gourou accompli et élégant »

Tout change au début des années 1990 quand Cohen, écrit Leibovitz, devient le « gourou accompli et élégant d'une génération d'artistes occupés à redéfinir une scène musicale qu'ils considèrent corrompue par l'argent, trop peu intègre et dépourvue d'idées valables ». L'ancien est revendiqué

« Tout m'a semblé beaucoup plus facile quand j'ai cessé de vouloir gagner » : un mantra pour la génération X

par R.E.M. ou Kurt Cobain – « *Donne-moi un outre-monde à la Leonard Cohen/Que je puisse soupirer éternellement* », gémit le chanteur de Nirvana dans *Pennyroyal Tea*.

« *Tout m'a semblé beaucoup plus facile quand j'ai cessé de vouloir gagner* » : ce mantra du romancier des *Perdants magnifiques* semble avoir été forgé pour la génération X. Et Cohen le met en application dès 1968 en refusant le Governor's General Award, prestigieux prix canadien qui lui a été attribué pour un recueil de poèmes. « *Une grande partie de moi lutte pour accepter cet honneur, mais mes poèmes s'y opposent absolument.* »

Fan, Leibovitz ne cache pas son admiration pour cet homme à l'esprit chevaleresque – même s'il se décrit comme lâche –, qui a fini, de guerre lasse et devant tant d'insistance, par accepter les récompenses et aurait souri devant ce que lui réserve Montréal pour le premier anniversaire de sa mort, le 7 novembre – doublé en décembre du cinquantenaire de son premier album, *Songs of Leonard Cohen*.

Le livre évite toutefois l'hagiographie et même la biographie, ce qui fait son originalité. On lui reprochera seulement son sous-titre surréaliste (*Rock and roll, rédemption et vie de Leonard Cohen*), Cohen rockeur relevant de l'oxymore, et des digressions à la limite du hors sujet, sur les Doors et même sur Emerson, Lake & Palmer.

L'essentiel renferme une précieuse exégèse de l'œuvre, dans ses résonances religieuses et littéraires : le Talmud et les prières du Siddour (conciliées avec le bouddhisme, le sage séjournant pendant cinq ans dans un monastère californien dans les années 1990), Platon et celui qui lui a fait aimer la poésie, Garcia Lorca, auquel Cohen emprunte le *duende*, ce « chant de l'âme ».

Avant qu'il ne s'équipe d'un synthétiseur bon marché en 1984, le musicien se distingue par sa guitare espagnole et un jeu qui ne doit rien au picking du folk et tout au *rasgueado*, une technique flamenco de frappes rapides. Lorsque Cohen décide de passer de l'écriture à la chanson – il est âgé de 32 ans, trop jeune pour être beatnik, trop vieux pour être hippie – c'est néanmoins Dylan qui fournit l'exemple. A défaut de la méthode : l'Américain pro-



Leonard Cohen, en 1985.

RICHARD DUMAS

cède par fulgurances quand le Canadien est aussi minutieux que laborieux – « *Cela prend des mois, parfois même des années* », reconnaissait-il.

« *Un amalgame du transcendant et du terrestre.* » Avec cette

formule, Leibovitz définit l'art de son sujet, que la chanson *Suzanne* illustre à la perfection. Un art en équilibre fragile entre spiritualité et démons de la chair, ironie et désespoir. Le journaliste, qui a eu accès aux archives

Lorsque Cohen décide de passer de l'écriture à la chanson, il est âgé de 32 ans, trop jeune pour être beatnik, trop vieux pour être hippie

personnelles de l'artiste à l'université de Toronto, cite cette lettre de 1962 qui contient déjà une philosophie. Au plus chaud de la guerre froide, Cohen, qui s'est rendu à Cuba un an plus tôt, surpris par l'opération de la baie des Cochons, affirme que, plus que le conflit Est-Ouest, lui importe la « *guerre entre ceux qui conçoivent l'existence comme un arc-en-ciel changeant et ceux qui la voient d'un gris monotone ; entre ceux qui sont disposés à accepter l'infini des possibilités, des souffrances, des ravissements, des mystères et des destinées propres à la condition humaine, et ceux qui, face à chaque question humaine, disposent d'un jeu de réponses figées, de l'héritage immuable d'un père, d'un dieu ou d'une révolution* ».

Cultivant les paradoxes

Sur ces bases, il sera donc ce grand dépressif cultivant les paradoxes. Celui qui, depuis son refuge sur l'île grecque d'Hydra débarque à Tel-Aviv en 1973 à l'annonce du conflit du Kippour, chante pour les soldats de Tsahal et retrouve goût à la vie grâce à la guerre. Ou cette victime zen et si peu vénale de la cruauté, lui qui sera escroqué par Bernard Madoff et par sa propre manageuse. Déconvenues qui le contraindront à reprendre la route en 2008.

Cohen le fera de bonne grâce dans des liturgies flirtant avec les trois heures, en donnant des concerts au-delà du nécessaire pour se renflouer. N'a-t-il pas écrit que « *nous sommes laids, mais nous avons la musique* » ? ■

BRUNO LESPRIT

A Broken Hallelujah, de Liel Leibovitz, traduit de l'anglais par Silvain Vanot (éd. Allia, 272 p., 20 euros).